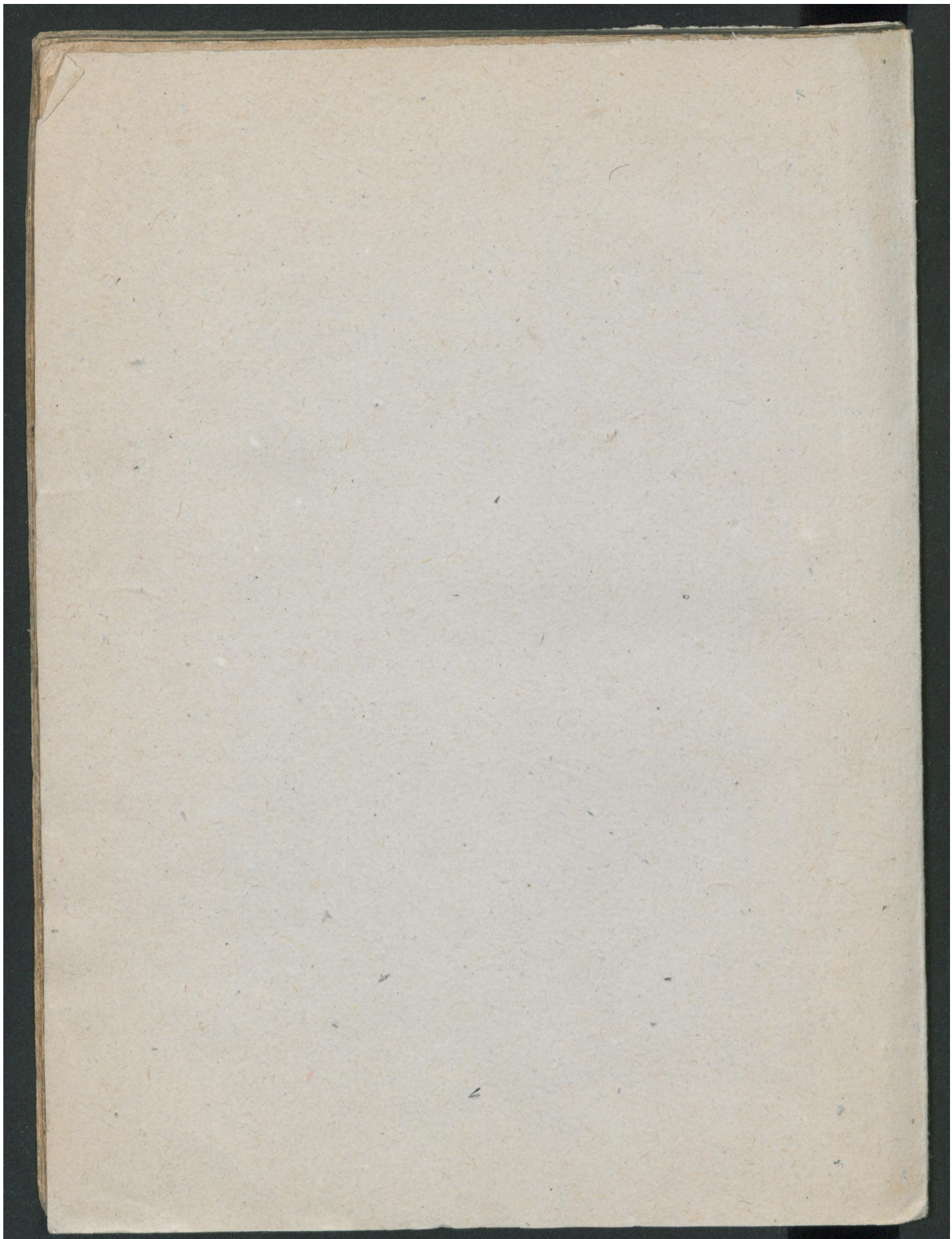


PAMFLET

359<sup>a</sup>











L E T T R E  
C O N T E N A N T V N

auis de l'estat auquel sont les affaires des Pais-bas,  
tant pour le regard des principales provinces &  
villes en particulier, comme de toutes ensemble  
en general, avecq la recerche du party, le plus  
prompt & plus asseuré, que les Estats pui-  
sent prendre contre l'Espagnol,  
pour leur conseruation  
& salut. 1578.

Se-  
-



~~Lettre contenant l'esclaircissement de l'actio  
et de l'opposition du Duc d'Anjou  
Proposition de Mess<sup>rs</sup> l'ambassadeur de Belles  
Johannis Casimirus redenda quadron his vola  
tot onser de sentie.~~

359 a

A R E I M S.  
De l'Imprimerie de François du Pré,  
1578.



LETTRE  
CONTENANT V N

ans de l'establissement des Pays-bas  
tant pour le regard des principales provinces &  
villes en particulier, comme de toutes ensemble  
en general, avec la recherche du party le plus  
prompt & plus assuré, que les Etats pri-  
lent prendre contre l'Espagnol  
pour leur conservation

Le 12. Jul. 1728.

20-02



A R E I M S.  
De l'imprimerie de Jean, fils du Ré

1728.



# A MONSIEVR DE

*saint Aldegonde, Conseillier d'Estat &  
païs bas.*



MONSIEVR l'opinion de la vertu  
estant celle, qui plus esmeut & af-  
suieit ce que l'homme a de vo-  
lontaire en ses actions & affectiōs:  
il m'est aduenu que vous estimant ainsi que ie  
doy, & honorant en mon coeur tant de belles  
parties que Dieu a mises en vous, combiē que ie  
fusse au reste deliurē de toute obligatiō, i'ay tou-  
tefois tousiours pensē vous deuoir beaucoup, &  
me suis senti touchē de l'imagination de ce qui  
non seulement vous pouuoit apporter en parti-  
culier quelque heur ou malheur, ains à tout vo-  
stre païs aussi. Tellement que vous ayant vne  
telle deuotion que ie dy, & voulāt vous en faire  
voir quelque effect, i'ay pris volontiers l'occa-  
sion que me dōnoit l'estat de voz affaires, com-  
me estat le suget plus digne & sortable, & à vo-  
stre sagesse & viuacitē d'esprit, & aussi la plus  
propre au loisir, que le seiour de ce païs me dō-  
ne maintenant. Le sçay bien, que dez le cōmen-  
cement de ceste miene lettre, vous entrerez en

A ij          deux



II  
deux doutes : Dont l'un vous donnera un desir  
de sçavoir qui ie suis , & l'autre vous fera recer-  
cher le but de mon intention. Et pourtāt il n'est  
raison que vous estant amy comme i'ay dit , ie  
vous laisse du tout en ceste douteuse pēsee. Pour  
mon regard , ie ne puis vous declarer en ce pa-  
pier autre chose de mon estre , si non que ie suis  
un gentilhomme Allemād , qui pour auoir esté  
nourri dix ans en France, ay bien osé vous escrire  
en François , & a qui despuis cinq ans il est es-  
cheu de communiquer quelquefois avec vous,  
de choses assez malaises & de grande importa-  
ce : & quant à mon dessein , ie ne voudroy vous  
laisser pēser q'ieusse voulu entreprendre de dōner  
conseil à vous, qui & avez & en donnez autant,  
qu'autre conseilier d'Estat que ie conoisse , &  
de beaucoup meilleur qu'il ne s'en trouue pour  
la plus part autour des plus grās Roys del'Euro-  
pe. Ains que retenant la souuenance de la fami-  
liarité que i'ay eue avec vous, ie suis bien aise ayāt  
esté longuemēt eloigné d'un tel bien , me le re-  
donner en quelque maniere , & en vous escriuāt  
me faire quasi croire que ie parle à vous . Mais  
pource que durant ce deuis imaginé, en me sen-  
tant māquer le plaisir de vostre parole & respon-



ses, ie perdois le cōtētement de mon discours,  
& l'enuie de le continuer iusques à la fin, il m'a  
esté besoin d'y estre incité par le suger, qui m'a  
mis la plume en la main. D'autāt qu'il m'a sem-  
blé vous toucher tant & de si prez, que vous ne  
plaindriez la peine de conceuoir mes raisons, &  
de m'y respondre, soit que vous me rescriutez ce  
qui vous en semble, ou qu'en effect vous pro-  
curiez à vostre pais ce bien que ie pense depen-  
dre de pareils conseils & avis. Or donc puis que  
l'estat de voz affaires est l'argument de ma lettre:  
ie ne vous veu lasser d'un plus long commence-  
ment, ains vous représenter ce que i'en ay peu ap-  
prendre iusques icy, pour en pouuoir iuger à la  
verité; à fin que par mesme moyen vous con-  
noissiez, si ie me luis trompé ou non, en ce qui  
est tout le fondement de ma lettre. Il m'est auis  
que l'Estat des pais bas, encor qu'il aye esté com-  
madé par des Cōtes, Ducs & Roys, retiēt toute-  
fois beaucoup du populaire. Et ne crois pas qu'il  
se trouuast ny en la memoire des aages passez, ny  
au siecle present, quelque nation qui paut seruir  
d'exemple assez propre pour représenter biē vo-  
stre condition. Et c'est pourquoy la diuision des  
gouuernemens populaire, de peu, & royal ne se-

A iij roit



roit suffisante pour celuy qui veut entrer vn peu  
 auant en la conoissance de l'estat, auquel il veut  
 profiter: & estime qu'il y entreuiét tant & de si  
 grâdes differéces, q̄ toute la doctrine politique  
 qui se trouue dâs les liures n'y seruiroit riē. D'au-  
 tant qu'une telle diuersité n'eschoit pas seulemēt  
 en la sorte du gouuernement, qui est toutefois  
 infiniment diuers selon les lois, priuileges & si-  
 tuation du païs, ains encor plus elle se rencontre  
 es moeurs des peuples, c'est à dire du vulgaire,  
 des nobles, Princes & Ducs à qui on a affaire.  
 Tellement que mon opinion est, qu'il ne se faut  
 esbahir si ceus qui ne considerent cecy, remplis-  
 sent tout ordinairement de confusion ou de vio-  
 lence, lors que moins ils y pensent tomber. Or  
 pour reuenir à vous autres, ie dy que vostre estat  
 est meslé & de l'autorité de celuy qui en est Sei-  
 gneu, & de la force du peuple. Mais que toute-  
 fois il panche plus sur la condition populaire.  
 Ce que ie ne juge pas seulement par les effectz &  
 pour auoir veu, que les communautéz l'ont le  
 plus souuent emporté sur leurs Seigneurs, lors  
 qu'il n'y auoint qu'euz qui se messassent de leurs  
 differents: Mais bien ie dy cecy, pource que le  
 nombre & grandeur de voz villes, & le traffic &  
 com.



commerce, auquel tous voz hommes presque  
s'addonnent le porte ainsi naturellement. Car  
de là il est advenu, que les nobles qui font les mé-  
bres & instrumens de la Monarchie, ont esté les  
moindres en force, & que par consequent, les  
Princes ont esté contrains, ou de recourir par  
douceur a l'entremise des officiers & chefs de  
ville, esquels il y a fort peu d'assurance, pource  
qu'ils se changent d'an en an, ou bien ont voulu  
abolir violemment les priuileges du pais, renuer-  
fer l'ordre obserué en la creation des Magistrats,  
& en fin establir des garnisons & citadelles. Or  
que les nobles n'ayent peu prendre pied & se  
multiplier, il y en a vne autre raison assez euidé-  
te, qui est prise de ce que la noblesse ayant be-  
soin, pour entretenir le train & equipage de gen-  
tilhomme, de plusieurs reuenus estenduz sur  
beaucoup de terres & possessions. Cela ne pou-  
uoit estre entre vous autres, à cause de la peti-  
tesse de vostre terroir, dont les Ecclesiastiques  
occupent encor presque le moitié. Et croy qu'il  
vous sembleroit estrange si deia vous ne sauiez  
sceu, d'ouir dire qu'il y ait plusieurs Seigneurs en  
France, qui ayent en vne seule Conte & Vicon-  
té quinze & seze cens gentilshommes de leurs

A. iiii.

val.



vassaux, comme sont les Conté d'Armaignac, & le Viconté de Tonars depuis vint ans erigé en Duché. La ou en toutes voz dix & sept prouinces, à peine comme plusieurs m'ont asseuré, se trouueroit il deuz mil qui ayent fiefs & Seigneuries & vivent noblemēt. Car ie n'entē pas y comprendre ceus qui pour estre riches, & auoir force argent & rentes dans les villes, sont nommez gentils-hommes: Estant ainsi que ceus là non seulement naissent & s'accroissent du trafic, ains sont du cors du commun peuple, pour y auoir leurs alliances & parentez. Ceste diuisiō que ie fai, n'est pas tant vne marque d'honneur, comme de la diuerse inclination de voz hōmes, selon ce qu'ils sont plus nourris, ou à l'ambition & poursuite des grandes charges & faueurs des Princes, ou adonnez dez leur ieunesse à acquerir du bien par vne continuelle peine, & domestique industrie. Car ceus cy viuans vne vie familiere & franche, retiennent plus fort & ferme le sentiment, & comme la prise de leurs libertez: & ceus là estans amolis par l'accoustumace d'une iournalliere seruitude, ne la sentent pas & ne s'en plaignent: Outre ce que quand il est question de quelque nouuelle imposition, la commune



mune compoſee d'infinis poures particuliers,  
 en reconoit ſoudain le dommage & l'incom-  
 modité, là ou les courtiſans, riches de dōs, de ca-  
 reſſes, & d'eſperance, n'en tienēt conte comme  
 ſi ce n'eſtoit rien. Au demeurant cccy ores qu'il  
 ſoit dit en general de tout le païs, eſt toutefois  
 aucunement diuers en chaſque prouince, mais  
 tellemēt qu'il ſe trouue eſtre par tout veritable.  
 Car comme ainſi ſoit que la Conté de Flandres,  
 eſt la plus pleine de villes grâdes & populeuſes,  
 & la plus propre & comme adonnee au trafic,  
 à cauſe du riuage de la Mer, qui en infinis en-  
 droits aboutit bien auant dans le païs, & repre-  
 ſente pluſieurs canaus de riuieres: auſſi c'eſt la  
 prouince ou il y a moins de nobleſſe, & d'ou il  
 eſt forti plus de reſiſtence contre les deſſains &  
 efforts des Seigneurs, qui vouloint diſpoſer de  
 toutes choſes à leur volonté. Le Brabant ez me-  
 mes choſes à ſecondé la Flādre, & pour les mēſ-  
 mes raiſons que ie vien de dire. La Hollande &  
 Zelande ſont encor plus populaires, & ont auſſi  
 les effectſ que i'ay remarquez, lors qu'on les a  
 voulu preſſer ou retrancher leurs commoditez  
 en aucune maniere. La Friſe a eſté vn peu plus  
 aiſee à manier par leurs Seigneurs, pour auoir  
 B. plus



plus de nobles & moins de bonnes villes. Le Hainaut & Artois, n'ont pas seulement esté differés en l'age d'avec les autres, ains en mœurs, comme aussi ils le sont en situation. Et de faict il en est sorti tousiour force soldats, les hommes de ces marches se trouuans d'autant plus enclins aus entreprises & guerres estrangeres, que moins la negociation auoit de cours entre euz : tellement qu'accoustuméz à marcher souz les estandards & commandemēt des Princes, ils ne se sont si aisemēt rengez souz les bannieres & autorité populaire, sans l'auē des plus grans du pais. Laquelle inclination se voit auoir esté encor plus en ceus de Luxembourg & de Bourgoigne, d'autant que plus ils sont eloignez de la mer & du traffic. Et c'est pourquoy i'estime que les Liegeois n'eussent iamais dressé vn parti d'euz mesmes contre la maison de Bourgoigne, si leurs Euesques ne les y eussent poussez & induits. Je n'especifie point les autres prouinces, pour ce qu'elles sont enclauēes entre celles que ie viē de nommer, & sont comprises par vne mesme raison & discours. Or pour ce qu'il y a deuz autres façons d'hommes qui pour leurs richesses & grandeur peuent beaucoup en tous les royaumes



mes du iourd'huy, ores qu'ils naissent & soient  
 faicts ou de la noblesse, ou du populaire, à sça-  
 uoir les grans Seigneurs, & les Ecclesiastiques,  
 ie vous veus dire, ce qui me semble aussi d'euz.  
 Car pour certain, ils doiuent estre considerez à  
 part, tout ainsi qu'en Poloigne le cors du Senat  
 composé de tous les grans, & les nunces terre-  
 stres, qui est la menuë noblesse, n'ont rien de  
 semblable, & ne s'accordent en rien. Nō que ie  
 veuille dire qu'il y ait vne mesme contrarieté de  
 volonte & menes, ains pour mōtrer qu'il n'y  
 a point d'inconuenient d'en parler separement,  
 puis qu'ils ont diuers mouuemens, diuers perils  
 & dangers & diuerses façons de se conseruer.

Quāt à voz Seigneurs, la plus part ont tousiour  
 presque soustenu le parti de voz Côtes & Ducs.  
 Mais aussi quād ils ont pris celuy du pais, ils ont  
 de beaucoup serui, s'il auenoit qu'ils fussent per-  
 sonnages rares en vertu, sagesse & experience:  
 car autrement il me semblēt, qu'ils nuisent beau-  
 coup plus qu'ils ne profitent. Et ma raison en  
 est en ce que telles gens, ou par imprudence,  
 ieunesse & negligence, ruinent les affaires, ou  
 par legereté, crainte & deloyauté perdent, &  
 trahissent infinis milliers d'hommes, qui se con-

B ij      fient



x

fient & se reposent sur euz. La ou au contraire  
s'ils se portent en bons & fideles conducteurs,  
ils sont sans doute assez puissans, lors qu'ils ioi-  
gnēt les forces de voz peuples, avec le secours de  
quelqu'un de voz amis & voisins, pour respos-  
ser les plus grans aduersaires, qui se puissent atta-  
quer à vous. Mais ie trouue deuz grans inconue-  
niens, qui auient tousiour en voz affaires: L'un  
est que faisans assembler voz Estats, iamais vous  
ne pouuez sans vne merueilleuse longueur &  
contradiction, vous accorder d'un chef, ce qui  
est le principal & plus necessaire poinct pour le  
bien d'une entreprise d'importance, & mesmes  
en vostre endroit. Car la façon dont vous usez à  
opiner quatre, huiet, douze & quinze iours sur  
vne occurrence, est tresbonne en paix, mais elle  
est trespernicieuse en la guerre, qui ne veut que  
l'on y perde un seul moment & occasion, sur  
peine de s'en repentir apres, non seulement en  
ce qui concerne l'execution, ains encor pour le  
regard de la negociation & menee. En quoy  
peut seruir de bon & recēt exemple, ce qui s'est  
faict de ceste armee, qui leuee hors de saison, &  
ayant cousté infinimēt sans rien faire, a esté non  
tant rompue des ennemis que de soy mesmes.

L'au-



L'autre malheur est qu'ores que vous ayez establi vn chef d'entre vous, toutefois les autres Seigneurs en sont ialous, & se veulent attribuer autant de puissance, que vous en auez donnee à cest autre, tellemēt que celuy la encor qu'il fust le premier hōme du monde, ne peut faire grād chose qui vaille, ains à faulte d'obeissance reçoit souuent des pertes qui apres gastent sa reputation, & ostent ceste confiance que le peuple auoit en luy: si que peu à peu ils s'en lasse, & tout derechef retōbe en la mesme confusion, qu'on estoit auparauant. Quant aus Ecclesiastiques i'estime qu'ils sont coustumierement plus vtiles au pais, que dōmageables. Pource qu'estas pour la plus part personnes de bonne chere, & fort peu ambitieus, ils ayment mieus iouir en repos de leurs commoditez, que d'aller faire la cour ny aus Princes ny au Pape. Pres desquels ceus qui demeurent, liez de faueurs & promesses, & apaschez d'esperance, changent leur premier & libre naturel, & retournēt en somme en leur pais comme estrangers.

Qui a la faueur d'un Roy,

Permet engager sa foy,

Pour libre, hautain & braue

B iij Qu'il



Qu'il soit entré fort esclaué.

Comme dit vn Poëte Grec . Or selon ce que ie dy, on a veu de nostre tās fort peu de voz Prelats, qui ayent faict le voyage de Rome ou d'Espaigne, & y ayent seiourné. Tellemēt qu'en voz assemblees generales, ils sont des premiers qui parlent courageusement pour les Priuileges & franchises . Et s'il y en a de craintifs ou de malicieuz, ils ne peuuēt nuire presque du tout point, pource qu'ils ne sont gens de menec & intelligence, come les Euesques & Abbez, Espagnols, & Italiens . Puis d'ailleurs, ils ont presque iour part es plaintes & oppressions publiques, qui sont cause du remuement . Car ou les Princes & Gouverneurs, pour l'amour d'un cortisan ont voulu faire quelque nouuelle Euesché, ou bien ils ont forcé les lois d'electiō ez benefices: ou en somme ont retranché quelque point de leurs droits & preeminēces, & quelque fois ont faict tous les trois ensemble. Outre ce qu'il ne se peut bonnement faire, qu'euz nourris entre le populaire ne soint touchez de l'amour de leur pais, & que l'exemple & persuation de leurs amis & parés, ne les esmeue pour se ioindre à la cause commune . Je veuz maintenant vous adiouter

ter



ter ce que ie pense estre plus remarquable au naturel & desfains de voz Princes. Nous lifons en vn historiographe François, vn mot repeté souvent, à sçauoir que les Flamans ont tousiour plus aymé leurs Seigneurs foibles q̄ puissans. Et croy qu'il vouloit dire par là, que voz predecesseurs estoient plus ialous de leur liberté, qu'ils ne desiroient l'aggrandissemēt de leur Seigneur. En quoy il y a sans comparaison plus de louēge pour euz que de blame. Car comme ainsi soit, que d'acquérir par force de nouuelles places & cōtre'es, ce n'est point augmēter les moyens & l'heur du Prince ou le mettre en repos, ains c'est luy accroître le soin & charger son esprit de mille facheuses pensees, voire qui pis est, espuiser ses finances, & le rendre poure en aquerant: C'estoit bien sagement faict aus Flamans, de souhaitter à leur maistre moins de force & plus de paix. Mais quand ie pren garde, qu'ils preuoyoint que non seulement les charges de telles entreprises, retomboient sur euz, ains qu'encor les armées leuees, & les conquestes redoint leur Duc ou leur Roy, plus hardimēt outrageuz contre ses sugets: certainement ie dy qu'ils auoint tresgrande raison, & estoient plus habiles hommes qu'on ne

B iij les



les estime. Aussi se voit il que ce qui les a sauuez & maintenuz, c'est d'auoir eu des Seigneurs qui auoint besoin des'establiſſir, & ſe defendre, ou qui estoient ſi empeschez ailleurs, qu'ils ne pouuoient penser à violenter leur peuple: Ou qui encor estoient ſi cloignez que la longueur du voyage & les frais qu'il falloit y employer les degouttoient d'entreprendre rien en ceſt endroit. D'entre les premiers ie mets les Contes de Flandre & d'Artois, qui venoint en France pour demander ſecours contre les Gantois: & generalemēt tous ceus qui ont diuerſemēt eſté en partie Seigneurs des païs bas, iuſques au dernier Duc Charles. Car encor que Philippe le Hardi eut eſpouſé la Conteſſe de Flandre, d'Artois, de Bourgoigne, de Neuers & Rethel: Si n'estoit il encor aſſez fort pour rien remuer, ains ne pensoit qu'à ſ'eſtabliſſir. Le Duc Ian ſ'empescha des differens de la France, ou pour mieus dire en fuſt cauſe, & y mourut. Son fils le Bon Duc Philippe, pour auoir eſté ſi debonnaire, qu'il en eut le ſurnom de Bon, & d'ailleurs pour auoir eu ſur les bras la mort de ſon pere, ne remua rien en ſon eſtat, encor qu'il eut ioint à ſa maiſon les Duchez de Brabāt, Luxembourg, Lembourg, Holāde, Zelande, Haynaut



naut & Namur, aussi fust il infiniment aymé de ses fugets. Laquelle bienueillance son fils n'entretient pas, s'estant du tout montré d'un autre naturel. Car ayant embrassé en son esprit l'Empire d'une bonne partie de l'Europe, il voulut commencer par ses fugets, lesquels luy sembloient auoir trop de puissance, & n'estre pas assez à son commandement. Si que sans doute, il les eut encor bien plus mal traittez, si son ambition ne leut embesoigné continuellement en beaucoup de grandes choses. Despuis sa mort voz predecesseurs estoient si affamez de liberté, qu'ils ne peurent se garder de n'en abuser un petit, comme pour montrer qu'ils l'auoient recouuerte. Ce qui fust du rans de Maximilian & Philippe, iusques à l'Empereur Charles, qui plus grand & plus puissant q tous ses deuanciers, voulut apres auoir doté l'Allemagne, faire sentir aussi ses forces à voz peuples. Mais toutefois tellemét qu'ils n'eussent durant son absence, occasion de vouloir changer de condition: considerant sagement, combien la France en estoit prez, & combien il auoit ailleurs de la besoigne taillee, & en somme combien il en estoit loin. Sans lesquels respects il semble bien, qu'il vous eut du tout

C osté



osté vos priuileges, lesquels il souloint appeller les pretestes de rebellion, & vous eut reduits souz sa volonté: veu ce qu'il feist aus Princes de l'Allemagne, contre les droits de l'Empire, & contre toute raison, s'estant serui du preteste des differens de la Religion, comme son fils a faict contre vous pour vous oppresser, & vous mettre le pied sur la gorge. A quoy il s'est embesogné plus hardiment, pour auoir esté non seulement deliuré des grandes guerres que son pere soustenoit, & particulièrement pour s'estre veu en paix avec la France: ains pour y auoir eu iusques au iourd'huy de bonnes & tres-certaines intelligences. C'est donc chose asseurée, que voz predecesseurs ont sagement preueu, qu'est ce qu'ils auoient a endurer de leurs Seigneurs, s'ils estoient puissans, & que pour viure à leur aise, le plus grand moyē est de les auoir foibles, ou nouuellement venuz, ou bien fort affairez à quelque grande, difficile & lointaine entreprise. Et voila ce qui me semble touchant le vray estat de vostre pais, en tant que ie le puis considerer par le passé, soit que i'auise aus mœurs & inclination des prouinces, villes, peuples & communautéz, ou qu'on prenne garde à la condition, force & moyens



moyens des Seigneurs & Prelats, & qu'en dernier lieu on iette l'œil sur le naturel, desirs, & intentions de voz Princes, & qu'en somme on aye egard à l'heur ou malheur du pais, & au point auquel voz affaires se rencontrent & tombēt pres- que par force. Ainsi ayāt sans y penser cōmencé par le passé, ie suis induit à suiure l'ordre le meilleur qui se puisse garder en vn discours, me laissant aller maintenant aus choses presentes pour de là m'alonger, & m'auancer sur l'auenir. Or ce que ie trouue le meilleur en cecy, est que comme les Arithmeticiens preuent diuerſes operations l'une par l'autre, ainsi ce qui est auenu cy-deuant approuue ou reprouue ce que nous voyons, & tous les deuz ensemble eclaircissent & donnēt lumiere à l'obscurité de ce que nous craignons & esperons: ce qui sert, comme vous scauez, infiniment pour prendre conseil. Je ne pense donc qu'il soit aisé à personne de iuger de voz actions ni en la bone ny en la mauuaise part, ny mesmes y voir assez clairement, s'il ne considere ce que i'ay dit, & s'il ne va remarquant chaque partie de vostre estat. Car il ne fust pas de dire que vous autres auez entrepris la guerre contre le Roy d'Espaigne, qu'il a mis & met tous les



iours des nouuelles forces ez mains de vostre plus grand ennemy, à sçauoir de Don Ian, pour le venger de vous à quelque pris que ce soit: que vous autres receutes, il y a quatre mois vne perte de soy petite, mais qui toutefois ebranla, & quasi ouureit a l'ennemy les portes de toutes voz villes: que despuis vous n'avez faict que vous deffendre, ne faisant grand conte de la perte de quelques petites villes que vous ne pouuez garder: que vous esperez dans la fin de May des Allemans, & que vous auez l'amitié & le secours de la Royne d'Angleterre: Ainsil m'est auis qu'il faut tout premierement prédre garde quels sont voz peuples, quels sont les citadins & villes, & s'ils ont les mesmes qualitez de iadis: puis en quelle bonne volonté est vostre clergé, de quel costé panche vostre petite noblesse, quelles diuisions sont entre voz Seigneurs, & quelle passion esmeut vn chacun d'euz, quelles sont les forces & moyens de voz ennemis, & au contraire qu'est ce qu'à la verité vous pouuez esperer de vous mesmes & de l'ayde de voz amis: en dernier lieu qu'el party par raison vous deuez prendre. Quant à vostre populaire & bourgoisie, lors q'ie cōsidere ce qui est auenu depuis deuz

zuo  
103

ans



ans, ie trouue que ce que i'ay dit de leur ancienne inclination & mouuemens, se represente encor aujourd'huy en euz. Car à la verité tout ainsi que Messieurs de Gand & de Brusselles ont esté iadis les plus courageuz à tenir bon pour leurs priuileges, aussi les voyez vous en ce tans auoir esté les premiers qui ont cōtredit au Duc d'Alue ouuertement, lors qu'il voulut mettre sur euz l'imposition du diziesme, & qui plus ont trauaillé pour ietter les Espagnols du pais, encor qu'ils eussent des ennemis & des traistres au dedans & au dehors de leurs villes. Mais au reste il faut noter en euz ce qui s'est veu de tout tans, ez esmeutes & entreprises populaires, à sçauoir qu'ils se relachent aiseemēt, lors que les affaires vont mal, & se resentent plus d'un dommage receu, encor qu'il soit bien petit, qu'ils ne s'elmeuent de la crainte d'un grand mal qui est à venir. Ce qui ne leur auient pas tant par faute de fermeté de courage, comme pource que coustumierement les chefs les abandonnent au besoin, & pensent soudain à se sauuer, à cause qu'il n'y va que de leur teste, s'ils sont attrappez. Tellemēt que qui voudra se seruir de leur bonne volonté, au bien & profit de tous, il ne doit rien auēturer, & ne doit



i'amaïs donner bataille : De peur que la perdant  
 il ne perde tout, & en la gaignant ne face que  
 chāger d'ēnemis qui leur renaissent presque aus-  
 si tost, tant qu'ils ont affaire à vn Prince qui à vn  
 grand domaine, & de grandes alliances, & a qui  
 par ce moyen, ne manque i'amaïs d'hommes,  
 mais bien les moyens de les soudoyer & entrete-  
 nir : lesquels se consument par la longneur du  
 rans, & non par les batailles. Ce que i'ay dit aus-  
 si touchant la difference qui est entre le naturel  
 de voz peuples, faict que la guerre me sembloit  
 destournée tout à point loin de la Flādre & Bra-  
 bant, pource qu'ez prouinces qui sont moins ac-  
 coustumees à la guerre, il y auendra des rebel-  
 lions, si les armées y demeurent ne pouuans ces  
 gens porter longuement, ny les peines & dom-  
 mages qui en prouienent, ny mesmes l'effroy des  
 entreprises militaires, lors qu'ils sont reduits à ce  
 point, que de penser à se deffendre. D'autant que  
 les bouillons de leur courage sont bons à assail-  
 lir & faire en somme tout ce que faict le plus  
 fort, mais nō pour repousser & auouer en se ren-  
 fermant d'estre le plus foible. Ce qui n'escherra  
 pas de mesmes au païs des Walons, pource que  
 comme l'on sçait, ils sont plus guerriers & endu-  
 rent



rent beaucoup dauantage, pourueu qu'ils ayent quelque chef qu'ils puissent aymen, & respecter comme vn Prince, car c'est vn autre point qui leur est naturel, & qui les eloigne dauantage de la condition des hommes populaires. Par ces raisons ie conclu deux choses, l'vne qu'il faut toujours garder le Flammant autat qu'il est possible de ne receuoir aucun coup de baston, & retirer d'euz le fais de la guerre, pour s'aider en contrechange de leurs richesses & abondance: l'autre est qu'en general pour le respect de toutes les prouinces, & pour tous euenemens, ausquels les choses sont sugettes, il leur est tres necessaire d'auoir non vn chef qui à la façon du vassal qui combat contre son maistre, craigne sa peau, & soit contraint de les abandonner du premier coup, aymé des vns en sa prosperité, & hay de tous en son aduersité. Ains vn Prince qui comme tournant tout l'effort & menaces des ennemis encontre soy & sa personne, face deuenir le tumulte ciuil vne guerre estrangere, & soit assez fort pour souffrir & reparer plusieurs pertes, avec constant & asseuré visage. Laquelle assurance & confiance ne peut estre en celuy qui est du pais pource que ses partisans se trouuans battus, ne



peuvent esperer aucune ressource de celuy, qui n'a eu ny force ny pouuoir, que par euz. Au lieu que le seul nom d'un Prince estrange, qui s'est volontairement engagé pour leur deffense, les assure de nouveau secours, & les maintient en bonne haleine. Estât d'ailleurs ainsi que les hommes naturellement esperent en la guerre, & se confiēt le plus en ceus que moins ils conoissent, & que par maniere de dire, ils voyent de plus loin. Or pour particulariser voz villes, ie ne parleray que des principales de Brabāt, de Flandres, de Hainaut & d'Artois. Car tout le reste sans doute suiura l'exemple & la condition de celles cy: sinon que vous en vouliez excepter la Hollande & Zelande, pour la diuersité de leur situation, & pour estre ia tout accoustumées au party qu'elles deffendēt. Je commenceray à Brusselles, le siege des estats, & ville royale, qui lors de la deroutte de Namur estoit si foible, qu'il ne se trouua que le Conte de Boussu & le Colonel la Garde, qui voulussent entreprendre d'y attendre un siege. Et ores qu'elle aye esté despuis retranschee & remparee, si est il certain, que comme elle est garnie de bons bourgeois, elle a besoin de l'estre aussi de soldats resolu, & experimentez à  
 tou-



toutes sortes de faillies, pour lasser & endomma-  
ger celuy qui de propos deslibéré, & pour en ve-  
nir à bout y seroit venu planter son camp. Car  
il y a quatre endroits d'ou elle peut estre battue  
fort commodement. Je ne dy pas le mesmes de  
Malines, pource qu'elle peut estre rendue plus  
forte, & n'est aussi si bien fournie de bons bour-  
geois que l'autre. Quât à Anuers ie n'en dy rien,  
pource qu'il me semble, que ceste ville ne peut  
craindre que la trahison, & le preteste des estran-  
gers qui abordent en ce lieu, à cause du traffic &  
commerce. Et croy ores que tout succedast au  
souhait des Espagnols, que pourtant ce seroit le  
dernier & le plus penible de tous leurs efforts.

A l'étour de Gand il y auroit bien moins à faire,  
car ceste ville encor que ientende qu'on y a  
mis la main n'estant forte qu'en hyuer, à cause  
des eaus qui l'environnent, & n'ayant pour def-  
fense certaine qu'un grâd peuple nourri de tout  
sans en l'opinion de liberté, il ne faudroit pour  
luy faire ouurir les portes, qu'une bien petite  
desroute, ou quelque grande armee logee à leurs  
faubourgs, pource q'ie me doute s'ils n'auoient  
beaucoup d'estrangers, lesquels ils ne supportét  
volontiers, que leurs chefs penseroient bien tost  
à leur cōsciēce, & que le reste feroit son accord.

D Moins



Moins que Gand, Bruges voudroit receuoir garnison, & si toutefois selon l'opinion de tous, il y a dedans plusieurs milliers d'hommes mal affectionnez au party des Estars, la meilleur part du reste ne demandant que la paiz, ou quelque honeste composition, estant ainsi que combien que le Prince d'Orenge ait changé la loy, c'est à dire, y ait mis des Magistrats à la deuotion, comme il a faict par tout le Conté: toutefois on n'oseroit recercher personne plus auant, pour crainte de plus grand mal, & de trouuer beaucoup d'ennemis cachez, qui ne doiuent estre decouuers par soupçon. L'isle & Tournay ne tiendrôt autre party que celuy du plus fort, & ne le peuvent pour n'estre gens aguerris, & y auoir beaucoup de choses qui leur deffailent, s'ils ne sont bien accompagnez, ce qui est fort malaisé pour le leur persuader. Arras & Douay se maintiendront aiseemēt, quand ce ne seroit que pour le voisinage de la France: Du costé de laquelle ie sçay biē qu'ils ne seront point assaillis, ains plustost secourus quoy que l'on en presume. Mais le principal sera de tenir la main à ce qu'il n'y auie ne quelq̃ diuisiō, à quoy elles semblēt estre assez disposees. Le Hainaut a deuz fortes places, Mons &

&amp;



& Valencienes, qui sont suffisantes pour faire consumer la puissance de l'Espagnol, si elles sont pourueues de bons soldats, & non pas chargees de gens de guerre. Car si on n'y prend bien garde ie preuoy qu'ils s'en ennuieront bien tost, c'est à dire, si on ne leur donne vn secours agreable composé de gens de pied, bié payez & bien disciplinez, avec vn bon nombre d'hommes d'armes, qui puissent tenir l'ennemy en ceruelle & le garder de s'escarter & courir. Je le dy pour ce que ie scay qu'ils ont eu opinion, qu'on en vouloit faire le siege de la guerre, & faire tomber sur euz vne nuee de noz Allemans, lesquels ils ne pourroint iamais souffrir. Et n'y a pas long tans qu'vn de leurs chefs me deit, qu'ils scauoint bien que c'estoit que d'auoir de telles gens logez en sa maison, & combien il y a affaire pour les mener au combat. De maniere que ie les voy disposez à prester l'oreille à tout autre conseil, sans qu'ils se soucient de ce qui aura esté ordonné par les Estats: veu mesmes qu'il y en a qui leur ont mis en la teste qu'on se veut seruir d'euz, comme d'vn bouclier au combat, ou d'vn caualier en batterie. Et que leurs peines & miseres, seront l'establissement & seureté des autres à qui la cho

D ij se tou-



se touche le plus, & qui sont d'apprehensions d'autant plus d'agereuses, q̄ plus elles ont d'apparence. Je vien maintenant à vostre clerge cōposé de tout tans, comme i'ay dit de personnes fort peu ambitieuses, ce qui se voit encor aujourdhuy.

Mais il y a vne seule difference entre euz & leurs predecesseurs, en ce qui concerne la guerre du bien public, qui les rend moins bien affectionnez. Or est ce qu'on leur donne à entendre, que ceste guerre ne se faict pas tant contre l'insolence Espagnolle, comme contre leur aissance & commoditez, & en vn mot contre leur Religio: au preiudice de laquelle ils pensent que ceuz qu'on a nommez les Geuz vont acquerant puissance, credit & autorité, & que par ce moyen ils ont grande occasion de craindre qu'un de ces matins, se trouuans en repos & commodité, ils ne facēt en leur endroit quelque tel changemēt que se voit estre en la Holande & Zelande. A ce propos il me souuiēt qu'un de voz Prelats, estāt vne fois entré avec luy en deuis familier de voz affaires, me parla de cecy fort librement, iusques à dire qu'apres qu'on auroit chassé les Espagnols, ils n'auroint gueres moins affaire à renuoyer le Prince d'Orange en son premier gouuernemēt:

Par



Par lequel entre autres plaintes qu'il m'en faisoit, il disoit luy & ses compagnons auoir esté à viue force, & non sans danger de leurs personnes, contrains à Brusselles de le declarer gouuerneur de Brabant. Ce que ie trouuoy bien estrange, pource qu'il estoit lors à Anuers. Mais pour reuenir à mon propos, il est bien certain, qu'ils en sont tous presque logez là, que de redouter l'accroissement de ce Prince, & luy garder en leur cœur quelque tour de cloitre, lors qu'ils en verront le tans propre. Tellement que ce qu'ils n'ont peu & ne peuuent faire en l'assemblée des Estats, ils s'efforceront de l'accomplir ez villes ou ils se trouueront, & aymeront mieus fauoriser tout autre, pourueu qu'il ne leur soit suspect en cest endroit. Ainsi il auendra que cōbien qu'ils ne sçauroint & n'oseroient riē entreprendre d'euz mesmes, ils seront toutefois des instrumēs dont quelque autre se pourra seruir. Si que pour certain le Prince d'Orange, encor qu'il soit des plus auisez Seigneurs que lon sache, ne peut se garantir, que telles gens ne luy brouillent en diuers lieux, & empeschent ses deslains, s'il ne se fortifie de l'autorité de quelque autre personne plus fauorable en l'obligeant à soy. Et ne croy pas ores.

D iij. qu'il



qu'il peut mespriser cecy en tans de paiz, qu'il ne le en iuge en guerre assez important, pour y auoir l'œil & le craindre. Quant à vostre petite noblesse ie la voy fort aspre à demâder des charges & commandemens, & plusieurs dentre euz assez enclins à se vendre s'ils trouuent vn acheteur. Le le dy sans vouloir faire tort à la plus grâd partie, qui ont vne honeste ambition: mais seulement poussé, de ce que ie sçay qu'ez guerres ciuiles tout le mōde veut faire estat de gagner, sinon que le peuple, & principalement ceus qui ont vescu assez à destroit chez euz. Car soudain qu'ils voyent quelque beau marché qui leur est offert, ils en demeurent espris de desir & se perdent. En somme l'exemple recent du Capitaine la Mote, s'il est ainsi qu'il se soit tourné du costé de l'Espagnol, ce q̄ ie ne puis croire, montre combien soigneusemēt on doit faire chois de ceus que l'on cōmet à la garde des places. Et que pourtant les peuples ont grâde occasiō de hair les citadelles, nō seulemēt pour estre dittes d'vne cōmune vois les nids de la tyrannie, ains pource q̄ toute garde & force est d'autant plus dangereuse, que moins on y cōmet d'hōmes. Ceste cōsideration, à faiēt que les villes, lors qu'il a esté question de se deffendre contre celuy, qui les veut tiranniser, se



se font plus fiez d'un gentilhomme estrangier,  
 que d'un de leur pais. Les cãtons des Suisses vou-  
 lãs se deliurer de la puissance de la maison d'Au-  
 striche, chasserent en telle occasiõ, presque tous  
 leurs nobles, pource qu'ils se voioint à tous cous  
 resmal seruis d'eux. Et encor aujourd'huy les  
 Venitiens qui craignent la royauté tout ainsi  
 que les sujets ont peur de tomber souz vn tyran,  
 ne mettēt iamais ez mains de l'un des Seigneurs  
 leur armee, ains prennent plustost vn Capitaine  
 estrangier. En somme c'est vne chose, que les  
 comunautez doiuent estimer & belle & ho-  
 neste, que d'honorer leurs hommes, & les accroi-  
 stre & enrichir de dignitez & honneurs, qui se  
 donnent en la paiz: Mais on ne les peut garder,  
 que lors qu'il est questiõ de la deffense de leurs  
 priuileges, ceste menuë noblesse, ne leur soit su-  
 specte, pource qu'elle a comme vne alliance na-  
 turelle avec les Princes, & estime le peuple que  
 lors que ceus cy vont balançans le deuoir qu'ils  
 ont à leur pais, & celuy qu'ils portent à vn Roy,  
 il ne faut beaucoup de chose pour les faire con-  
 trepeser, sur le costé qui touche de plus pres à  
 l'ambition, & qui a plus de promesses & d'appa-  
 rence. Ce que l'on ne peut craindre en l'estranger,

D iij &



& mesmes s'il deppend & a iuré sa foy à quelque grand Prince, qui soit entré en party. Et en cecy gist la difference des ciuiles dissensions, qui s'esmeuent à l'auueu de quelques grans en vn royaume, pour des querelles & cas particuliers, comme sont les troubles de France, d'auuec les autres, qu'une generale oppressiō faiēt naistre au cœur des citoyens pour s'affranchir de seruitude, comme aus pais bas. Car en ces guerres cy, il n'y a proprement que ceus des villes & les communau-  
tez, qui s'en meslent, ne se proposans autre but que la liberté: la ou ez autres les partisans sont des gentils-hommes, qui ou pour l'amour d'un plus grand, ou pour autres mescontentemens trainent apres euz vne multitude meslee & bigarree de toutes sortes de passions & deslains. Or i'ay dez le commencement faiēt distinction entre ceste noblesse dont ie parle, & les grans, pource que leurs volonte, leurs dangers, & en somme leur cause est toute differēte de celle des petits compagnons, despuis qu'une fois ils ont pris le public en leur protection. Et c'est pourquoy ie vous diray en cest endroit mon auis de la persōne de voz Seigneurs, à la charge s'il vous plait, que vous me reprendrez si je faus & m'en  
ad-



aduertirez par le mesme porteur, qui vous rendra la presente. C'est chose hors de doute qu'en toutes les grandes entreprises il faut vn chef, & s'il est possible qu'il soit tel, que sa dignité & son illustre naissance, outre sa vertu & son experience, l'ayent establi quasi par force & non la faueur pratiquee par l'entremise de quelques vns, ou par corruption. Pour ce que d'un costé celuy qui a beaucoup d'esgaus & compagnons, ne scauroit couter l'enuie, pouuant plus seruir en vn degré plus bas, que tenant le lieu ou il auroit le nombre de ses ennemis. Et d'ailleurs les pratiques sont suiues de reproche & soupçon, & si n'ont guerres de duree, sans vne merueilleuse prosperité. Or de vouloir faire tomber le manient des affaires, & sur tout les choses de la guerre ez mains de plusieurs egais en autorité, la preuue iournalliere nous apprend que ce n'est en fin que confusion. Le plus signalé exēple que ie veuille proposer à vous, qui en scauez infinis, est l'estat auquel vous estiez, il y a siz mois: lors que sur vne ouuerture qui n'auoit en soy que bien peu de difficulté, on voyoit voz Messieurs des Estats entrer trante fois au conseil, auant que d'en resoudre rien. Vous vous souuenez aussi combien

E en



en cela que ie dy, & que les sages iugeoint tresnecessaire, à sçauoir à eslire vn chef & gouuerneur, les opinions furent diuerses & cōfuses. Car vous sçauiez que les vns parloint d'appeller Monsieur frere du Roy de France pour protecteur : les autres vouloint qu'on se meit souz la sauuegarde de la Royne d'Angleterre, & que les autres qui ne furēt que quatre en tout, preirent la hardiesse en telle irresolution, d'enuoyer au nom de tous, vers nostre Archiduc Mathias, tellement que lors qu'il fust à la frontiere, il n'y auoit que bien peu qui eussent pensé à vn tel cas. Mais il auent que sa ieunesse osta toute la desfiâce, que pouuoit donner la personne d'un Prince si proche parent de l'ennemy, & le nom de sa maison sembla à ceus qui ne voyoint gueres loin, deuoit estre le suget & moyen d'un bon accord : Et le respect de ce qu'il appartenoit de si prez au Roy d'Espaigne, faisoit croire aus autres qui estoient mal asseurez, & mal resolu, que leur danger en estoit moindre, & que la faute n'en seroit pas si grande : Bref le Prince d'Orange, qui plus que tout autre y pouuoit mettre empeschement, ores qu'il n'eut esté appellé à vn tel conseil, & que ce fust vne entreprise faicte contre luy, comme  
pour



pour luy oster tout credit & autorité, toutefois pour plusieurs autres respects y consentent des premiers. Si que par là il se voit combien ils estoient tous mal d'accord, & comme d'un dessein & intention si differente, il sembloit qu'il en deust sourdre quelque grande desunion & ruine publiq. Quāt à moy tout ainsi q̄ ie trouue que ce fust vn trait d'un homme biē auisé, & qui se monstroie bon seruiteur de l'Espagnol, que de rompre par la venue de l'Archiduc la negociation, qui se faisoit avecq l'estranger, & faire encor naistre vne diuision ouuerte entre voz Seigneurs, soit par la desfiance des vns, ou par le mescontentement des autres, qui n'auoient esté à vne resolution de si grande importāce: De mesmes ie reconoy que le Prince d'Orange, en cest occasion autant qu'en aucune autre, se porta tres sagement, ne s'estant pas voulu amuser à cōtre-dire par diuersité d'opiniōs, lors qu'il estoit plus besoin pour le salut de tous d'une bonne intelligence, ains ayāt chāgé l'effect de ceste menee tout au cōtraire de ce q̄ l'on auoit esperé. Car nō seulement il feist naistre de la l'establissemēt, & assurance de leurs affaires, lesquels ne pouuoient plus estre sans chef, encor q̄ ce n'eut esté qu'une tâte, comme il auent entre les successeurs d'Alexan-



dre : Ains aussi il fortifia sa dignité, & au lieu de ceus qui pour leur ieunesse & inexperience eussent tout gasté, il meit les affaires quasi en sa main : Secourant en cest endroit fort à propos, son pais par vne douce prudence, & se mettant en auant sans y estre poussé d'aucune aigreur ou temerité. Je sçai bien que plusieurs sont d'opinion, que ce n'est qu'auoir remedié à la maladie pour vn tans : pource que ceus qui au commencement s'estoint promis le gouuernement des meilleures prouinces, & vouloint touiours auoir le haut bout, n'ont perdu pourtant ce mesme desir, ains restent encor bien fort vlceréz en leur cœur, de voir que ce Prince, qui en humilité s'esgale aus moindres, & en autorité surpasse les plus grans, soit cōme le maistre & Seigneur du pais. Et si n'ignore pas ce qui est touiour auenu en telles contrarietez & ialousies des grans, que les malcontens appellent deia ouuertement vn autre Prince, qui leur soit moins suspect que nostre Archiduc, & aye vn peu plus de sang aus ongles, & qui en somme vienne à departir avec quelque iuste mesure, les charges, & preeminences qui doiuent estre donnees à tous, plus ou moins selon leur reng & dignité. Mais ie ne doi



te aussi qu'un si sage Seigneur cōme est le Prince d'Orange, ne se conduise encor en cecy aussi prudemment qu'il a faict, & n'ajouste à ses conseils & remedes, ce qu'il verra estre le meilleur, comme ayant esté les premiers partis pris par nécessité, & sur le champ, plustot que choisis ou volontaires. Au demeurant ie ne veuz toucher & descrire le naturel de chacun de voz Seigneurs, en particulier, ou vous dire qui sont les debōnaires ou malitieux, les bien ou mal entenduz, qui est celuy qui semble n'auoir gueres d'experience, & assez d'ambition, qui est l'autre qui se souuient trop & trop tost de ce qu'à esté son pere, qui est celuy qui par sa facilité sera toujours dommageable à soy mesmes, qui est l'autre à qui on attribue de la legereté avec vn naturel gentil & courtois, & en dernier lieu comment se nomme le plus dangereux homme, que vous ayez & le moins ennemy de l'Espagnol. Ie ne veuz di ie, particulariser rien de tout cecy, pour ce que d'un costé si ma lettre tomboit entre leurs mains, ils s'en pourroint offenser, & leursembleroy iuge trop audacieuz, & d'ailleurs vous les conoissez trop mieus que moy, ie me contēteray donc de les auoir remarquez de bien

E. iij. loin



loin, à fin que vous conoissiez que venant à parler maintenant des moyens de voz ennemis, i'estime que l'une de leurs plus grandes forces est d'auoir peu attirer prez d'euz la meilleure partie des plus habiles hommes du pais bas, & entre le reste vous auoir laissé plusieurs personnes fort inutiles ou malaisées à gouverner. Il est donc certain qu'ils ne manquēt ny de ce point qui est dit estre le principal, à sçauoir de marcher souz vn chef orné de reputatiō, & assisté de l'obeissance & quasi de la Majesté mesmes d'un des plus puissans Roys qui soient en l'Europe: Ni aussi de la fidelité & suffisance de ceus, qui sont à son conseil, & doiuent executer ce qui est vne fois arrêté. Encor est ce vne chose euidente qu'il a vne autre point par dessus vous, qui est de pouuoir pratiquer avec le tans beaucoup de voz partisans, par le moyē des promesses & lustre du nō Royal: Estant ainsi que les hommes attendent beaucoup plus d'un Roy, que de plusieurs particuliers & d'une communauté: Et que par consequent il aura touiour beaucoup d'intelligences: La ou vous autres ne pouuez faire le semblable, pour ce que voz chefs n'ont puissance de disposer de rien, qui appartient au public, sinon de la solde, & de quelque petit present: & en vn  
mot



mot ils ne scauroint enrichir presque vn seul homme. Tellement que vous auez eu faute iusques icy de l'assistance de quelque grand Prince, qui puisse faire non seulement beaucoup de dons ains encor puisse donner beaucoup d'esperance, & qui en somme cōbatte pour vous, & en ioignant ses forces avec les vostres, & par la faueur de son nom & autorité. Car ores que le profit, ne se trouue apres si grand comme on l'auoit attendu, toutefois il y a touiours dequoy esperer, & si la reuerence qu'on porte aus Princes, entretenient la deuotion & gaigne les cœurs. Soit que cela leur soit donné de la haut, ou que la volontaire persuation de l'homme en soit cause. Outre ces auantages vostre ennemy auourd'huy a vne grand armee toute dresse, & qui s'accroit tous les iours par le moyé de laquelle il tient la campagne, & va forceant voz villes l'vne apres l'autre, selon que la saison le luy a peu permettre. Et ne faut que vous fassiez cas de ce qu'il n'a ataqué aucune des principales. Car vous auez bien peu iuger, comme il eseroit en venir à bout & meilleur marché, en quoy il est tresbien conseillé: tellement que vous ne deuez douter, que bien tost il ne face ses plus grands efforts, & n'entre

E iij bien



bien auant en pais, soudain qu'il aura veu iouer  
 la mine, & l'effect bon ou mauuais de toutes ces  
 pratiques. Et si voz gens pensent que le deffaut  
 d'argent ou de viures, le face tourner arriere, ils  
 se trompent à mon auis. Car vous sçauiez que ce-  
 la n'auient iamais gueres à celuy qui est maistr  
 de la campagne, & au tans qui s'approche le la  
 moisson. Ni à celuy qui est porté d'un grand  
 Roy, & a derriere loy & à son commandement  
 vne si grande & si commode riuere, comme  
 la Meuse. I'adiouste encor vn autre moyen dont  
 il vsera, qui est que sans doute voz diuisions du-  
 rans, voire s'accroissants tous les iours, pour les  
 raisons que i'ay dittes, il luy sera tresaisé de faire  
 paiz avec les malcontens, pour se venger plus fa-  
 cilement des autres qu'il hait le plus. Quand ie  
 nomme des malcontens, ie n'enten des particu-  
 liers, ains des villes & des prouinces, lesquelles  
 vous sçauiez ne marcher en ceste guerre, toutes  
 d'une pareille ardeur, & n'y auoir vn pareil inte-  
 rest. Car sans doute se voyant oppressees d'un &  
 & d'autre costé, & mal retrâchees, & ne voyant  
 aucun des Princes voisins, qui les secoure à bon  
 escient, elles se lairrôt aiseement persuader à fai-  
 re, ce qui leur pourra bien estre le plus dom-  
 magea-



mageable. Ce qui ne doit sembler estrange, puis  
 que non seulement les communautéz, où mille  
 diuerses passions s'assemblēt, ains les particuliers  
 fort raremēt font ce qui est le meilleur, lors que  
 quelq̄ doute leur est présenté. Voyōs maintenāt  
 qu'est ce q̄ vous pouuez faire au cōtraire. Nous  
 auons, me direz vous, des Seigneurs sages, & des  
 plus experimentez qui se mēlēt de noz affaires,  
 le pais plain de bonnes & grandes villes, ayans  
 pour les garder faict prendre les armes à noz ci-  
 toyens, & donné des Capitaines qui les font ex-  
 ercer presque tous les iours, & d'autāt qu'ils sont  
 encor bien nouueaus au mestier, nous esperons  
 qu'ils se pourrōt façonner en moins de deuz ou  
 trois ans: nous remparons noz murailles en  
 plusieurs endroits, & faisons des boulleuars:  
 nous aurons des bleds de Danzic, & nous assēu-  
 rons de n'en auoir cy apres aucune faute: nous  
 leuons des grans deniers extraordinaires, lesquels  
 nous auons imposez sur la biere, sur le vin, & sur  
 toute sorte de marchādises, & si auons faict que  
 chasque prouince paye par ses thresoriers cer-  
 tain nombre de gens de guerre: nous auōs pour  
 ne laisser accroitre nostre ennemi dans le pais,  
 faict alliance avec la Royne d'Angleterre, qui  
 F nous



nous a presté ou en argent contrant, ou sur son credit, cent mil liures sterlin, & attendons dans peu de iours diz mil reitres, que le Duc Cazimir & autres Seigneurs nous amènent. Nous entretenons d'ailleurs Monsieur frere du Roy de France en bonne volonté: tellement qu'il est touiour prest à nous venir secourir avec vne bõne troupe de gens à cheual, & d'infanterie: & au bout de cela, encor ne nous manquera la faueur de l'Empereur, qui pour l'amour de l'Archiduc son frere, ne nous abandonnera iamais au besoin, & au pis aller procurera vne paiz entre nous & le Roy Catolique. En somme nous auõs le païs, les seures retraittes, viures, armes, hõmes & argët. Sãs doute si vous auez tât de belles choses, vous estes biẽ. Mais ie crain plus l'auenir q'ie ne me fie aus choses presentes, pource qu'elles sont mal asseurees & mal establies. Car pour le regard du païs, ie ne puis oublier ce que i'en ay dit cy deuant, & quand i'y pense il me semble que voz villes sont tres-mal gardees, les vnes n'estãs assez fortes que pour soustenir vn ennemy foible, les autres estans munies d'un peuple remuant & vigoreuz, mais de tout point experimenté au faict des armes, & qui soustiẽdroit diffi-

fici-



facilement vn siege : les autres plaines d'hommes, qui se persuadās tout bō heur, & ne pouuās supporter aucune facheuse apprehēſion ont fort peu de tenue & de fermeté : les autres composees d'hōmes qui choisiront pluſtoſt beaucoup moins de liberté & plus de repos, & toutes en general aisees à se laſſer, lors que la deffense ne faict sentir moins de mal que la seruitude. Quāt au conseil ceus qui veulent rendre odieuse la personne du Prince d'Orange, disent qu'il n'y a que vous & le Sieur de Villiers, qui fassent avec lay la resolution des choses plus importantes, & que vous autres par industrie faictes tourner l'avis du conseil d'Estat la part ou vous voulez. Mais comme qu'il en soit, c'est vn tesmoignage de la difficulté que ce Seigneur trouue au maniement des affaires, puis qu'il ne peut se fier de son conseil qu'a bien peu de gens. Et que pour procurer & persuader le bien & salut de tous, il a besoin d'y employer de l'artifice & de l'industrie. Car aussi ie ſçay bien qu'encor il n'a pas eu moins de peine à faire executer ce qu'il auoit vne fois faict trouuer bon. Et combien que le Côte de Lalaing entre tous les Seigneurs aye esté celui qui dez le commencement a plus assisté



aus Estats, de ses moyens, autorité, & conduite  
sans y espargner aucune peine, ou y apporter  
comme d'autres la crainte de sa personne, &  
qu'en l'intention & acheminement du bien pu-  
blic, il se soit rencontré avec le Prince d'Orange:  
Si est ce qu'il n'est peu auenir pour les occasions  
que j'ay deia designees, qu'il n'y aye eu du diffé-  
rent entre euz, lequel n'a peu estre sans porter  
beaucoup de preiudice & à euz & à la cause cō-  
mune: Au lieu que la bonne vnion & vraye in-  
telligence de ces deuz Seigneurs, seroit sans dou-  
te suffisante pour conduire toutes choses heureu-  
semēt. Car ie m'assure que le duc d'Arfchot veu  
le grand lieu qu'il tient au pais, & le danger qu'il  
court avec les autres, voudra touiour auoir part  
en vne telle si honeste & si profitable societé:  
tellement qu'il ne restera plus aucun qui ne sui-  
ue d'une mesme affection, ou qui ose separemēt  
rien entreprendre: Je scay bien si i'estoi prez de  
vous, qu'en cest endroit vous me diriez, comme  
les grosses pierres en vne voute sont celles qui  
ont plus besoin d'estre liees par le faiz de celle  
du milieu: q̄ de mesme ces trois Seigneurs pour  
estre bien vnīs ensemble, auroit mestier de la  
grandeur de quelque Prince, auquel ils cedassent  
&



& se soufmeiffent, & qu'autrement iamais il ne  
 fera qu'il n'y ait de la ialoufie & de la deffiance,  
 à cause qu'un chacū d'euz semble auoir vn parti:  
 & que par consequent il ne se peut faire que voz  
 affaires sans cela ne se portent fort mal. A quoy  
 ie vous respondroy que ie suis de vostre opiniō,  
 & qu'apres auoir pensé à tout ie ne vois autre re  
 source: dont ie vous diroy les raisons n'estoit  
 que pour suiure ce que i'ay proposé, ie veus auir  
 tout premier sur ce que vous pouuez esperer  
 de la Royne d'Angleterre & des Allemans, de  
 l'Archiduc, & de Monsieur. Vous auiez au com  
 mencemēt fai & quelque traitté avec ceste Roy  
 ne, par lequel on pēsoit que vous deussiez auoir  
 des Anglois à foison, conduits par le Conte de  
 Lecestre, ou celuy de Suffex comme lon disoit.  
 Cela fust changé non tant pour occasion qui  
 en fust nee par delà, cōme pour la defaueur de la  
 rencontre de Namur. Car c'est chose certaine,  
 que ceste Princesse comme sage & bien auisee,  
 s'esmeut & se retient selon la prosperité ou ad  
 uersité de ceus, à qui elle promet quelque ayde,  
 ce que ceus de la Religion en France ont bien  
 esprouué: de maniere qu'elle se garde bien d'a  
 uancer gueres, sinon que souz bon gage & sur

F iij ap-



apparente occasion, comme est le grand profit  
 qu'elle & ses sugets tirent du traffic qu'ils ont au  
 pais bas, avec autāt de faueur & priuileges qu'un  
 estrangier en peut auoir. Ainsi donc apres auoir  
 dilayé l'effect du dernier traitté, l'espace de siz sep-  
 maines sans en enuoyer ny lettre ny message,  
 voulant pendant ce tans voir quel cours pren-  
 droit les choses, elle en fin enuoya son Rogerius  
 avec quatre vint mille Angelots, ce qui n'estoit  
 pas grande chose pour vous embarquer à faire  
 vne telle leuee de reistres, & pour en faire cas:  
 Veu qu'elle estoit assez assieuree par l'obligation  
 des Estats, & par les biens & marchandises que  
 les Flamans ont en Angleterre, & veu que par ce  
 prest elle vous auoit obligez à ne prédre l'allian-  
 ce d'aucun autre Prince, sans son consentemēt,  
 ce qui est vous lier trop serré. Or de pēser qu'elle  
 face rien d'auantage pour vous, si tout ne vous  
 succede à souhait, ce seroit vous tromper, & de  
 cecy i'ay deuz raisons, l'une est prise de ce que de  
 son naturel elle ne veut gueres rien entreprendre  
 qui luy puisse donner quelque trouble, & encor  
 moins hasarder ses deniers: l'autre est qu'elle est  
 aduertie de ce que vous auez negocié avec Mon-  
 sieur, & vous menace deia de retirer son eplin-  
 gue



gue, comme offensée que cōtre voz sceillez vous ayez recours à autre qu'à elle, selon ce que vous sçauiez qu'il ne faut gueres de chose pour donnera penser à ces gēs, qu'on les mesprise, & leur faire prendre tout au point d'hōneur. Or ie croy que son argent vous seruiroit autant que ses hōmes, & que vous n'avez rien plus à regretter. Combien que selon l'Estat que i'ay veu faire des deniers que vous leuez dans le pais, ie ne pense point que vous en ayez grand besoin, pourueu que vous suiuiiez ce qui est plus assure & plus profitable, à sçauoir de vous tenir sur la deffensive. Et c'est pourquoy i'estime que d'auoir de noz Allemans, ce n'est qu'augmenter le nombre des mangeurs, ou pour mieus dire des beueurs, & vous charger d'une despenſe qui surpasse tous voz autres frais, & ce qui est pis sans propos ny apparence, voire avec dommage euident, attendu que vostre pais en sera espuisé, & rongé iusques aus os, & qu'il vous faudra bien tost apres n'y ayant rien au dehors, les loger dans voz villes, ce qu'elles n'endureront iamais, ou bien les réuoyer: Sans que par leur venue vous en soyez pourtant plus libres en la campagne. Car si vous les voulez presser de monter tous les

E iij. iours.



iours à cheual pour courir çà & là, ou se separer  
 ils vous en esconduiront. Et si vous faisiez estat  
 pour vn tel renfort d'estre assez forts pour auen-  
 turer vne bataille, ie me doute que vous estez  
 mescōtez, veu que voz ennemis à mesme qu'ils  
 vous verront renforcer auront de nouuelles for-  
 ces, & ne demanderont pas mieus que de vous  
 attirer au combat. Si que combattant ou ne cō-  
 battant point, vous encourez touiours infinis  
 dommages, mescontentemens des peuples, &  
 qui pis est le danger d'vne extreme ruine. Au  
 moyē dequoy ie trouue que ceus qui vous font  
 entretenir Monsieur, comme en termes de trait-  
 ter avec luy, vous conseillent bien mieus: mais  
 que sans doute ils seroient plus à louer, si la chose  
 eut esté deia faicte. Car il ne vous faudroit au  
 plus que diz mil soldats, & deuz mille cheuaus  
 François pour mettre dans voz places, & endō-  
 mager tellement vostre ennemy, qu'il ne sçau-  
 roit de quel costé se tourner. Je le dy pource  
 que ie sçay que c'est qu'ils sçauent faire, à tenir  
 bon dans vne meschante petite ville, qui n'aura  
 ny bonnes murailles, ny flans, ny fossé. Et pour  
 ce que i'ay veu trante ou quarante cheuaus en-  
 fermer dans vn chasteau, tenir ordinairement  
 en



en subiection diz & douze lieues de païs aus en-  
 uirons. Si que ie suis tombé en ceste opinion, a-  
 uec plusieurs autres, qu'il n'y a telles gés au mō-  
 de pour garder vne place, ou pour faire courtes  
 & des surprises. Ainsi vous asseureriez le cœur  
 de voz peuples, vous le sauueriez d'oppression,  
 & si consumeriez les forces de vostre ennemy,  
 avec bien peu de despenſe, & sans rien hasarder.  
 De telle façon qu'il seroit contraint auant l'hy-  
 uer venu de se retirer & rompre son armee, vous  
 laissant toutes ces villes dont il s'est emparé, en-  
 cor plus aisees à reprendre qu'il ne les a prises. Et  
 si ne seroit hors d'apparence d'esperer de le pou-  
 uoir chasser du tout auât qu'il eut rassemblé ses  
 forces, veu qu'en tirant voz troupes de voz  
 garnisons, vous gagneriez plus en huit iours,  
 qu'il ne ſçauroit regagner de trois mois. Outre  
 le bien & commodité que vous apporteroit vn  
 tel secours, prenant les choses au pis, vous estes  
 asseurez que ce Prince despuis qu'une fois il se  
 fera donné à vous, employera tous ses moyens  
 qui ne sont pas petits comme chacun ſait, &  
 d'autant plus grans, que moins ils sont eloignez  
 de vous, & plus à priser en ce qu'ils ne sont  
 point mercenaires. Car ores qu'il ne se peut fai-

G re



re que tout secours ne vous couste, toutefois il y a bien à dire entre ceus qui ne combattēt qu'en payant, & ceus qui employent leur vie sans la vendre, sinon qu'au pris de la deuotion & bonne volonté. D'autre costé ie croy que le peuple ne pourra receuoir d'euz le mesme mescontentemēt que de noz Allemans. Car outre la cōmunication du langage François, qui se pratique par tout le païs bas, il faut encor confesser que le naturel du François est beaucoup plus semblable au vostre, que celui de l'Allemand. Mais ie sçay bien que d'entre voz autres il y en a beaucoup qui parlans de cecy, disent que de la venue des François ils craignent deuz choses: L'une est que Monsieur y vienne avec volonté de se rendre maistre du païs, & l'autre qu'ils ne soiēt apres aussi rudoyez & maltraitez, comme ils estoient auparauant par l'Espagnol. Quant au premier point qui est de craindre vn changemēt de Seigneur, ie ne sçay si vous auez raison d'entrer en telle crainte, ny mesmes s'il est plus en vous de ne le vouloir. Car quand ie me souuiens de tous les sousleuemēs qui sont auenuz en vostre païs, & de tous ceus qui vous ont rudemēt commandé, ie ne trouue point ny vne demonstration de mau-



mauuaife volonté de la part des fugets si genera  
 le, & si defauantageufe pour l'honneur & re  
 putatiō du Seigneur, comme a esté ceste dernie  
 re chaffe des Espagnols, ni pareillemēt apparen  
 ce de felonnie & cruauté executee en vengeance  
 si grande, comme est celle que voz ennemis  
 vous gardent en leur cœur avec signes trescer  
 tains & euidens de leur aigreur. Car ce n'est rien  
 d'auoir cy deuant faict voler tant de testes, &  
 auoir priué de vie honteufemēt ceus qui auoint  
 faict des plus notables seruices qu'un Roy puis  
 se receuoir, ny d'auoir succé la substance de voz  
 peuples en tant de sortes, ou de vous auoir vou  
 lu faire bastir de voz mains propres des citadel  
 les, qui fussent les ceps & manottes de vostre ho  
 neste liberté, ny en somme de vous auoir pilléz,  
 brusléz, ranconnez & saccagez : Ce n'est rien dy  
 ie au pris du hanap enuenimé de haine, & com  
 me flammant d'ire qui vous est appresté à tous  
 sans espoir, ny de grace, ny de pardon. Je sçay  
 qu'il n'en y a gueres de vous autres qui l'ignorēt,  
 aussi n'avez vous pas suivi les voyes ordinaires  
 de supplications & remontrances, qui estoient ia  
 long tans rendues vaines & dangereuses : ains  
 avez eu recours en voz extremitéz aus remedes



extremes, qui sont les armes & la guerre, par la-  
 quelle sans rien plus dissimuler vous auez decla-  
 ré ne vouloir plus recevoir, ny le tyran ou ses  
 supposts, ny mesmes vn seul qui porte le nom  
 de la contree. Si cela n'est par vne autorité pu-  
 blique de mettre vn Roy de la Royauté comme  
 indigne, ie ne sçay quel nom luy donner. Et si  
 ainsi est ie ne voy point pourquoy vous deuiez  
 auoir crainte de ce que vous auez deia fait, ou  
 cômēt vous puissiez si tost oublier d'auoir vou-  
 lu ce que vous faites encor tous les iours non  
 volontairement, ains par la force & contrainte  
 qui pousse naturellement les hommes à la con-  
 seruation de soy mesmes, ie dy conseruation &  
 salut, puis que comme vous sçauiez on a deia de-  
 signé les lieux ou l'on doit transporter la plus  
 grande partie du peuple, qui restera de la guerre  
 ciuile, & les villes ou l'on doit emmener de nou-  
 ueaus habitans & colonies. Sans doute ie croy  
 qu'il vous est permis de dire ce qui est vn de voz  
 principaus priuileges, à sçauoir que le tyrā n'est  
 plus vostre Seigneur, tout ainsi que vous n'estes  
 plus ses sugets. Il reste donc de sçauoir si vous  
 pouuez & voulez changer vostre estat, & viure  
 autrement que souz la protection d'un bon &  
 iuste



iuste maistre . A la verité on vous feroit tort  
d'en douter . Car si la haine de la Seigneurie &  
non du mauuais Seigneur vous a esmeuz à vous  
armer, vous estes entieremēt rebelles, & ne pour  
roit aucun Prince pour n'establir chez soy le per  
nicieuz & dangereux exemple de rebelliō, vous  
estre aidant ny fauorable. Mais vous mesmes ne  
montrez que trop le contraire. Car vous estes si  
accoustumez de viure souz les Seigneurs, que  
ayants condāné le vostre du crime de tyrannie,  
& luy faisant la guerre, vous auez voulu encor  
le faire souz son nom & souz l'autorité d'un qui  
fust son lieutenant & proche parent. En quoy si  
voz Estats ont bien & sagemēt faict, il y a beau  
coup de doute, dōt ie vous diray bien tost mon  
aduis, lors que ie vous parleray de nostre Archi  
duc. Mais ie voy que les plus auisez d'entre vous  
deia s'en repentent, comme reconoissans auoir  
entrepris de mettre & entretenir deuz cōtraires  
tout ensemble, à sçauoir de chasser vn Roy, & en  
establir vn Lieutenant qui le doieue représenter.  
Car cela ne se peut faire, sinon par ieu & moque  
rie, dont il n'est pas maintenant la saison . Vous  
voulez donc auoir vn Prince, & conoissez qu'il  
ne vous est possible de vous sauuer, sans en a



uoir vn, soit que la confusion vous estonne, ou  
 que le discord de voz Seigneurs, qui s'estiment  
 presque tous esgaus vous y esmeue. S'il est ain-  
 si il ne vous reste que de sçauoir, lequel vous se-  
 roit plus profitable & le plus legitime. Quant  
 au respect de l'vtilité, ie vous ay ia dit que Mon-  
 sieur emportoit le dessus sur tous ses autres voi-  
 sins: ce qui n'est pas seulement vray pour raison  
 du besoin de voz affaires, ains encor pour ce q̃  
 vostre plus grand heur cōsistant à auoir vn Sei-  
 gneur qui soit plustot foible que violēt, & plus-  
 tot embesoigné à s'establir qu'à vous assuiettir,  
 ie n'en voy point en qui on puisse si bien consi-  
 derer tous ces respects, cōme on faict en Mon-  
 sieur, qui a & le naturel dous, & la puissance fort  
 moderee, & venāt à vous se trouuera tout nou-  
 ueau, & aura besoin d'un long tans pour s'y re-  
 conoitre. Or si vous regardez la iustice de la vo-  
 cation, encor luy trouuez vous ceste confide-  
 ration fort fauorable. Car d'un costé les droits  
 de souueraineté que la maison de Frāce a de tout  
 tans eu sur le Flandre & Artois, iusques au traitté  
 de Madril, donnent à Monsieur assez d'honeste  
 preteste, pour reuanger le tort que l'Espagnol  
 tient à sa maison. D'autre costé il n'y aura rien  
 d'e-



ou d'estrange si ayant reietté l'Espagnol vous appel-  
 ent lez celui qui vient en droitte ligne de la maison  
 in de Bourgoigne, & touche à l'estoc & succession  
 se d'aussi prez que l'autre, sinon que d'un seul de-  
 nt gré. Et dernier lieu voz volontez declarees  
 n par tant d'ambassades seules, & plus que tout  
 oi autre droit le rendront iuste & legitime Sei-  
 gnneur, puis qu'ainsi est qu'elles ne sont ny  
 n forcees ny pratiquees. Il s'ensuit par cecy que  
 q vous ne pouuez craindre ny blame, en ce que  
 i vous vous obligerez à vne plus heureuse vie de-  
 liurez de ceste outrageuse puisſance qui vous arê-  
 duz chetifs & miserables: Ni redouter non plus  
 la volonté, ou deſſains de celui qui n'eut onc  
 t pensé à estre vostre, si vous ne l'eussiez premiere-  
 ment voulu, & qui employant ses moyens pour  
 vous garentir d'un grand mal, ne peut toutefois  
 auoir autre puisſance que celle que le respect de  
 sa personne & voz lois luy donneront. L'autre  
 point & fuget de crainte touchant la bonne  
 ou mauuaise habitude de ses gens, a non plus de  
 fondement que le premier. Car si vous dittes,  
 que les troupes que le Côte Charles auoit emme-  
 nees à Don lan, montrent comme ils sont bien  
 disciplinez, & qu'est ce q'on doit esperer d'euz,



ils vous respondront que vous trouueriez n'y auoir rien de pareil entre les soldats, non plus qu'il y a de comparaison entre les chefs. Car le Conte auoit ramassé à la haste tous ceus qui s'estoient presentez à luy, & auoit eu des troupes composees quasi de vagabons, & larrons, & en vn mot de l'escume de la guerre ciuile, n'ayant depuis estre arriué au camp eu plus d'autorité pour les retenir de malfaire, qu'il auoit eu de choix & respect à les prendre: outre ce qu'il est bien certain que la plus part estoient gens de frontière, & tous en general menez contre vous, comme sur vn pais de conqueste. Là ou si Monsieur venoit à vous, ou come protecteur, ou comme Seigneur, ce seroit autant que si soudain il faisoit entendre à ses gens & proclamer à son de trompe, de quelles armes ils auroient à se parer premierement, à sçauoir de modestié, cōtinence & vertu, pour vous estre leur secours par ce moyen autant agreable que leur prontitude, cōstance & hardiessé sera effroyable & redoutée de voz ennemis. Or ce qui me faict aussi pēser que vous estes infinimēt asseurez de ne receuoir aucun desplaisir de ce costé là, c'est que leur nombre desparti en plusieurs endroits, selō le besoin de



de voz affaires, rendra leurs troupes si tres petites que vous auriez moyen de les rendre & sages & moderez, ores qu'ils fussent venus sous & vitieuz. Et croy que les chefs qui seront pour le moins choisis entre les gens d'honneur & de marque, ne seront que bien aises que la licence leur soit ostee de commettre rien de reprochable sans en estre soudain chastiez. Car i'ay veu par experience souuēt les capitaines, partie pour n'ē pouuoir estre maistres, & partie de peur d'estre abādonnez de leurs gens, dissimuler à beaucoup de mauvais actes qu'ils voyoint commettre à leur tresgrād regret. Ce qui n'auindra point lors qu'ils seront despaïsez, & qu'ils viurōt non en courāt çà & là loin de l'ēnemy, ains en garnison & pres des alarmes. Au bout de tout la seule presence d'un tel Prince qui aura touiours aux yeus, l'intention de sa venue & son honneur mis en vne telle expedition à la veue de toute l'Europe, ainsi que sur un theatre, sera suffisante pour reffrener l'insolence des soldats, moins disciplinez. Or ie n'ay aucune telle opinion des François choisis & assistez comme i'ay dit, & prendrois ores plaisir à promettre beaucoup mieuz d'euz, selon que le seiour que i'ay fait en France

H. M. &amp;



& les courtoisies que i'y ay receuës m'y obligēt. Mais il me fustoit d'auoir dit pourquoy on ne les peut craindre, ny cōme associez au faict des armes & deffense commune, ny comme compagnons de seruice & obeïssance. Or ayant dit ce que vous pouuez esperer & des Angloys & de Monsieur, il me reste à parler de nostre Archiduc, lequel ie vous ay dit auoir eu trois choses pour luy, à sçauoir les confus deffains de voz Seigneurs, la debonnaireté qui apparoit en son visage, & comme l'innocence de sa ieunesse, puis la faueur que l'on pense deppendre de son nom & de l'entremise de l'Empereur son frere, lors que l'on fera contraint de faire vne paiz. Mais d'un autre costé il a contre luy non seulement le peu d'assurance qu'il y a en toutes ces trois choses qui l'ont establi, ains aussi le danger de quelque fourde menee qui est faicte souz ce preteste. Et premierement ceste contrariété de volōtez qui est apparue lors qu'il a esté appellé, montre cōbien & luy a peu d'occasion d'esperer de se pouoir maintenir sans beaucoup de trouble, & combien aussi vostre estat à cause de craindre que sa personne luy soit dōmageable, puis qu'au lieu de vous auoir renforcez contre l'ennemy commun, il vous a rendus plus foibles en vous



diuisant, & si a faict soy mesmes, c'est à dire ceus de son party plus craintifs & empeschez, ayans afaire à plusieurs aduersaires. L'effect de cecy s'en feroit deia veu si le Prince d'Orange n'eut soustenu tout le fais, & ne se fust serui du credit & autorité qu'il a enuers le peuple. Il est vray qu'aussi vne telle sorte de maniement populaire, est subiette à beaucoup de diuers euenemēs, soit en gaignāt ou en perdāt. Car c'est vn point remarqué en tous les peuples, que la perte suruenue chāge soudain leur bienueuillance, & remet en credit les autres qui n'estoyēt gueres aimez, cōme n'ayās part & ne pouuās estre accusez du mauuais succez: Et si l'acheminemēt de la victoire, qui ne peut estre q̄ long, rend mesmes odieus ceus en qui l'ō se fioit le plus au cōmencement. Or si ceus qui portent enuie à leurs cōpagnons pour raison de l'administration de la chose publique, & ne trouuent pas bon ce qui se passe, font vne menee à part, & osent entreprendre quelque chose, sans doute il y eschoit bien de la confusion & du malheur, encor que ceus qui ont le gouuernement, n'en puissent estre debbutez. Pour vostre regard, ores que dez le commencement vous eussiez esté tous bien

Hijij d'ac-



d'accord, toutefois il ne se pouuoit faire, que ne vous trouuans de rien foulagez ou asseurez pource que vous auiez faict, vous ne vous en repenteissiez, & que ceus qui moins ont gaigné en vn tel changement, voire mesmes se trouuent reculez, n'en preissent occasion d'entendre à vn autre party, ce qui est & sera vostre ruine, si vous n'y prenez bien garde. Et ne sert de rien au Prince d'Orange de se promettre qu'il a assez de force pour estonner & chastier ceus qui voudroint faire des mauuais, encor qu'ils fussent des plus grans: car s'il en vient là, & en face tant soit peu le semblât, il fera soudain croire qu'il veut tout pour luy, & attirera sur soy en somme tous les affaires & dangers, esquels ceus là se mettent, qui n'estans ny Roys ny Princes souuerains, se veulent faire redouter & craindre. Ainsi vous voiez combien c'est mal cōmencer, que destabliir les affaires d'un pais, par la chose qui est suiuite necessairemēt d'une diuisiō. Quant à la ieunesse de vostre gouuerneur, ores qu'il pmette d'estre vn jour vn sage & auisé Prince, toutesfois elle vous vient encor plus mal à propos, qu'un enfant en vn Royaume. Car comme Madame de Helluin respondeit aus ambassadeurs de France, qui demandoit Madamoiselle de Bourgoigne pour le



Daufin qui n'auoit encor que quatorze ans, que  
 la Princeſſe n'auoit pas beſoin d'un enfant, ains  
 d'un hōme, auſſi pouuiez vous dire encor auec  
 plus de raiſon, que voſtre pucelle, c'eſt à dire vo-  
 ſtre eſtat, ſi affairé comme il eſt, auoit à prendre  
 non vn Prince qui fuſt encor ſouz la main des  
 gouuerneurs, ains qui eut gouuerné deia & ſoy  
 meſmes & autruy en grans & malaizez affaires.  
 Tous les ieunes Princes ſont ſugets à ce mal-  
 heur que de n'auoir au commencement gueres  
 d'autorité, & par conſequent fort peu d'obeiſ-  
 ſance, laquelle eſt plus neceſſaire que toute au-  
 tre choſe, quand les affaires d'une Prouince ſont  
 tōbez en guerre ciuile. Veu qu'autrement tout  
 deuient vn confus gouuernemēt, qui n'eſt beau-  
 coup meilleur que la tyrannie. N'auons nous  
 donc, me direz vous, rien fait pour nous? Non à  
 la verité, ſinon ce que i'ay dit tantost, & à quoy  
 vous n'auiez penſé, à ſçauoir d'ordonner vn  
 chef, ou pour mieus dire, l'image d'un chef,  
 à la preſence duquel la conſuſion & debat des  
 membres ceſſaſt pour quelque tās. Dont i'ay lo-  
 ué, & loue principalement le Prince d'Oran-  
 ge, & le louerois encor plus, ſi conoiſſant qu'il  
 n'a peu & ne peut euitier de retomber en vn in-

H iij con-



conueniēt ou pareil, ou plus grand, il y remediē  
 de bonne heure : ce que ie pense qu'il fera. Car  
 ie ne l'estime pas tel qu'il se veuille endormir  
 sur la confiance qu'il peut auoir prise du bon na-  
 turel de l'Archiduc. Car outre ce que la ieunesse  
 des Princes plus que des autres hommes se chā-  
 ge, non tant par le vice, comme par les diuerſes  
 affections & inclinations qu'ils prennent, le pe-  
 ſant fardeau de ſes affaires, l'induirā touiour à  
 mon auis à chercher vn appuy & plus pront &  
 plus aſſeuré. Cōme auſſi ie ne vois apparence de  
 dire, qu'en dernier refuge il ſe veuille fier de la fa-  
 ueur de l'Empereur, pour obtenir quelque raiſon-  
 nable condition de paiz : d'autant que l'on ſçait  
 bien qu'aucū de la maiſon d'Autriche ne ſe me-  
 ſlera iamais de ceſt affaire, ſinon autāt que le Roi  
 d'Eſpagne le voudra ; Et que meſmes l'Empe-  
 reur a deſauoué la venuē de ſon frere aus païs  
 bas, commel'ayant faiēt ſans le ſçeu, ou de luy  
 ou de l'Imperatrice. Combien que les hommes  
 qui ne veulent clorre les yeus voyent bien, qu'il  
 ne s'eſt peu faire qu'une choſe de telle & ſi gran-  
 de importāce ſe paſſaſt & ſe maniaſt, ſans qu'ils  
 eu fuſſent aduertis, & ſans que par meſme moyē  
 le Roy Catolique ne le ſceut. Si que ce n'eſt hors  
 de



de propos de penser que c'est vne menée Espagnole, par laquelle on a dessaisi les Estats de l'assistance & secours de quelque autre Prince, & a l'on conserué le pais souz le nom du Roy Philippe: Et si on ne luy oste pas pourtant en rien les moyens de se venger comme il pretend, ains on luy en prepare le chemin, ores que tous ses efforts de guerre ne luy succedét. Car si ceus qui tienét encor vne forteresse en vn Royaume perdu, estiment encor le posséder: à plus forte raison vostre ennemi se peut vanter, auoir des garnisons qui tiennent pour luy en toutes voz villes, & au reste iouer à boule veue, puis qu'il a faict que vous marchez non tant cōtre luy, que souz luy, & que les peuples le reconoissent pour maistre. Car c'est vn grand point gaigné, & plus que s'il eut obtenu deuz victoires, d'auoir empeché que vous n'ayez voulu dire ouuertemēt, ce que vous faictes encor plus manifestement, & qu'en montrant en general que vous cherchez vne excuse & conuerture de repentance, vous ostiez le cœur à infinis particuliers qui se retiennent de la meslee, comme tout estant plein de contradiction, & donniez encor à plusieurs autres vn beau pretexte de se rebeller cōtre vous, puis que vous mes-

H iiii

mes



mes publiez par voz deportemens que vous le tenez & voulez pour vostre Roy. Il y en a encor beaucoup qui voyent bié, ores qu'il n'y eut aucune feinte, que l'Archiduc fera touiour fort aise- ment son appointment avec son cousin, mais non celuy des autres qui sont ia comme vouez au sacrifice de la vengeance. Qui est aussi celuy qui ne trouue bien eltrage, cōme il se peut faire que l'Empereur aye desauoué son frere comme l'on dit, & toutefois entretiene vn Seigneur de marque, resident comme Ambassadeur prez de son Alteze. Car si c'est pour faire la paix, ou en est le commencemēt? si à quelque autre bonne intention, c'est en donner de fort mauuaises ar- res que d'auoir tout soudain condamné, & son frere & les Estats par vn desauou. Mais prenons le pour le mieus, comment le pourroit il faire sans offenser le Roy d'Espagne, & comment se veut on faire croire qu'il veuille quitter son ami- tié? certainement il est bien plus vraysemblable que le Conte de Svartzenberg, faict le mesmes que les autres Ambassadeurs qui sont prez des Princes & communautéz, & ne soit là que pour executer la volonté de l'Empereur, & par consé- quent celle du Roy d'Espagne, duquel il semble bien



bien qu'il aye receu de bons memoires & plus  
 belles promesses de recompense, combien que  
 l'on puisse dire que l'Archiduc n'entende rien  
 encor en telles menées, & soit esloigné de toute  
 trahison ce que i'estime estre vray. Et qu'aussi  
 l'on se veut seruir de sa personne, pour faire ce  
 que par les armes on n'aura peu obtenir. Sans  
 doute il me semble que tout cela, c'est à dire l'e-  
 stat des choses qui se passent ou dedans vostre  
 pais, ou à vostre occasion, est vn ieu tragique  
 ioué à quatre personages, dont l'un faict l'en-  
 ragé, l'autre s'efforce de parer aus coups, l'autre  
 attend que les deuz donnent du nez à terre, &  
 l'autre se remue & ne faict rien. Ainsi estant ce  
 ieu si nouueau & diuers, ie ne m'esbahi pas si la  
 plus part y conoissent bien peu: Mais ie m'es-  
 merueilleroy si ce pource diable, qui ne peut se  
 garder que plusieurs coups orbes ne tombét sur  
 luy, ayât beaucoup de bons amis, comme il me  
 semble, ne receuoit quelque peu de bon cōseil,  
 & ne pensoit sagement à les affaires: c'est à dire  
 si vous autres qui estes le suget de toute ceste tra-  
 gedie, & auez plusieurs partis qui vous sont pre-  
 sentez, ne vous deliurez biē tost de tāt de maus  
 que la contrarieté & confusion de voz conseils

I &



& administration, vous a faict & fera sentir. Car certainement il faut apres vous estre bien escarmouchez, que vous en veniez là, que d'auoir vn nouveau maistre : Mais c'est à vous autres maintenant à choisir le plus proffitabile, pour l'Estat present, & le plus dous pour l'auenir. Quāt aus choses presentes, combien que mon dessein eut remis ce propos en cest endroit, i'en ay toutefois deia dit mon opinion, vous eloignant, & dissuadant de pactiser avec voz ennemis, autant que de marchander avec le tranchant des couteaus, ou avec les flammes, dont l'vn occit sans pitié, & l'autre deuore sans se souler : Vous degoutans aussi de noz Allemans, pource qu'en moins de riē ils noirciroint toutes voz belles filles, & pour le dire serieusemēt, d'autant qu'il les vo<sup>9</sup> faudroit iaunir d'or & blanchir tous d'argent, & y employer en fin iusques aus bagues de voz femmes, ou autrement ils ne combattroint pour vous. En quoi gist vn vray expediēt pour vous ruiner, pource que rien ne vous peut asseurer d'auoir bien tost vne bataille, & de les pouuoir embesogner, ains tout vous promet d'auoir vn bien long escheueau à deuider, et auoir encor vn an là guerresus les bras. Je vous ay d'ailleurs retenu  
les



les Anglois de là la mer, pour estre vn peuple  
 qui aiât iadis esté guerrier, & ores qu'il soit plein  
 de cœur, est toutefois plus propre maintenant à  
 faire des noces, qu'à porter le harnois sur le dos,  
 & endurer les incommoditez de la guerre, tant  
 ils sont heureuz: Estimant aussi que vous n'avez  
 occasion de les craindre, pource qu'il ne fust ia-  
 mais qu'ils ne voulussent estre voz amis, à cause  
 qu'il leur importe par trop d'ainsi le faire. D'au-  
 tre costé, ie n'ay veu point d'apparence de vous  
 pouuoir maintenir tous seuls, non tant pour  
 vous estimer foibles, cōme pour ne voir point  
 qu'il se puisse faire, que vous reconnoissiez ce que  
 vous pouuez, & vous seruiez encor de voz for-  
 ces. Si que ceus là me semblent hors de saison  
 ambitieuz du nom de liberté, qui estans si prez  
 de la seruitude, vont parlans de vous establir en  
 republiques, plustôt que d'auoir trouué le moyē  
 & assurance d'estre quelque chose. De maniere  
 que i'ay esté contraint de vo<sup>r</sup> ietter les Frāçois,  
 cōme dans le sein, non pource que ie ne les trou-  
 ue assez mal disciplinez quand on ne leur retiēt  
 la bride, & assez courageuz, pour vouloir estre  
 les maistres: mais bien pour les conoitre fort fa-  
 ciles, & peu auisez pour venir prédre vostre def-  
 fense



fense, & s'y ietterà teste baissée, sans pourtant  
 auoir aucuns gages ou assurance de pouuoir  
 seulement se reioiur vn an avec vous autres, de la  
 victoire que Dieu vous aura donnée: tant s'en  
 faut qu'ils soient assez rusez pour vous deceuoir,  
 ou assez forts pour vous opprimer. Outre ce q̃ la  
 façon dont ils viennent à vous, & le iugement de vo-  
 stre guerre, à sçauoir voz libertez & franchises  
 leur seruiront de loy, pour les garder de s'oser mes-  
 contenter, ou entreprendre aucune chose lors que  
 ce que ie dy leur auiedra, & qu'il leur faudra s'en  
 retourner en France plus chargez de l'honneur  
 & de la gloire d'estre voz libérateurs, que de voz  
 richesses & commoditez. Ainsi lors que i'adiouste  
 le respect du Prince qui les y menera, ie voy que  
 vous auez assez de beaux royaus pour orner ce-  
 ste honeste & moderee puisſance, laquelle vous  
 luy mettriez entre mains, & pour le rendre du  
 tout vostre, souz conditiō qu'il se feroit bour-  
 geois de Brusselles, de Gand, ou d'Anuers. Ie ne  
 touche que le respect du general. Car si ie vou-  
 lois auiser au biē des particuliers, ie ne pourrois  
 oublier ny le Prince d'Orange ny vous, qui me  
 semblez des plus affectionnez à vostre pais: Et  
 si l'amitié que ie vous porte, me contraindrait  
 de



de vous montrer par plusieurs raisons que vous n'avez autre moyen honeste & asseuré pour vous conseruer contre voz eunemis & domestiques & estrangers ; au cœur desquelz vous avez vne marque diuerse des autres : tout ainsi que ce Seigneur que ie vien de nommer, court vne fortune toute separee de tous les grans de ce pais. Mais ie sçay bien que ny luy ny vous ne voulez receuoir tant vous estes zelez au bié public, aucune particuliere consideratiō, iusques à ce que vous ayez mis vostre pais en repos : tellement que le François se trouuāt vtile à tous ensemble ne vo<sup>r</sup> peut estre que salutaire & trefouhaitable : soit qu'on aye esgard à ce qui est de la grandeur & de la dignité, ou que vous ayez soin de la Religion, & protection d'icelle. Car Monsieur ne sçauroit ignorer ce que vostre parti peut pour l'establissement d'un nouueau Seigneur, & combien vostre appui luy sera touiour trefnecessaire : Et si ne peut oublier les exemples domestiques des maus auenus, par ceus qui ont voulu combatre les opinions par les armes, veu les demonstratiōs qu'il a faittes de reprouuer tels cōseils, & vouloir sur tout maintenir la paix & l'union. Quant à l'auenir c'est vne pensee qui est

I iij bien



bien malaisée, & en laquelle ie veus maintenant  
me pener fort peu avec vous, pour deuz raisons:  
dont l'une est, pource que ie suis non seulement  
comme Theologien, ains comme Poëte de l'o-  
pinion de ce bon compagnon qui a dit.

Du beau tans & gracieus  
Nostre esprit cueille la ioye,  
Et que par trop curieus  
De l'auenir ne s'esmoye,  
Que d'un honeste plaisir  
Le mal & le desplaisir  
Sagement il adoucisse,  
Veu que ça bas n'y a rien  
Qui bienheure de tout bien,  
Parfaictement en iouisse.

L'autre raison est pour estimer, que ce qui est  
bien estably auance & porte encor son heur  
bien loin, quelque mauuais rencōtre qu'il aye.  
Voila pourquoy voyant d'un autre costé qu'il  
me faut meshuy finir la longue tissure de ma  
lettre, & que ie dooy plustost laisser ceste partie  
à vous, qui pouuez mieus prophetiser comme  
ayant alliâce avec les saints, cest à dire, auez l'es-  
prit clair & net, ie me contenteray de dire, que  
le secours de noz Allemans, pour estre merce-  
naire, sera tousiour fort mal assésuré, encor qu'il

ne



ne nous auient autre esmotion, comme il semble que nous en sommes menacez : que l'Anglois comme il m'est auis entre cy & quinze ou vint ans, sera beaucoup plus profitable à ses amis qu'il n'est maintenant, pource que ce Roiaume pourra lors auoir vn Roy, & par consequent estre plus propre pour entreprendre. Outre ce qu'il ne leur faudroit que quelques annees de guerre ciuile ou estrangere, pour leur rendre l'exercice & la louange de la discipline militaire, n'estoit que d'autre costé ils sont menacez de quelque grand remuement, qui les marque à toute heure, & faict penser que leurs allies ne peuuent faire guerres bon fondement sur leur puissance, qui par vne telle occasiō seroit fort affoiblie, & toute retiree au dedans leur Isle. Quant à vous autres ie voy la meslee trop grande & trop soudaine, pour vous donner le loisir d'establir vos cantons, police, & force domestique, à cause que la plus part de vos intentions & inclinations sont diuerses, & plusieurs de vos villes pareilles en force & en grandeur : Bref toutes choses plustost disposees à seruir, qu'à l'obeissance des vns aux autres : en quoy gisent les nerfs & tendons de tout nouuel estat. De vos ennemis ie ne voy rien, qui vous



puisse sauter que la mutation soudaine & vni-  
 uerselle, pource que le rans pourroit adoucir &  
 chager peu à peu voz craintes & passions. Mais  
 nō le desir qu'il a de se veger de vous, ou le soup-  
 çon qu'aura touiour, que vous veuillez faire ce  
 que vous auez faict plus de cinquante fois en  
 trois cens ans : tellement qu'il n'est possible  
 que iamais pour vous autres il face bon en Espa-  
 gne, & moins encor chez vous, lors que les Espa-  
 gnols y auront quelque puissance & autorité.  
 Il se voit par cecy, qu'il n'y a que le party de la  
 France qui vous soit plein de belle & heureuse  
 esperance. Car aussi il y a fort peu de mal meslé  
 avec les commoditez que vous en tirerez, soit  
 que vous en preniez la race de voz Seigneurs,  
 pour plusieurs siecles, ou que vous soyez vnis  
 avec le reste de la monarchie, vostre nouueau  
 maistre venant à succeder à la couronne. Car par  
 le premier point, il n'y a pas doute que vous fe-  
 rez fort biē, ayans ce q̄ voz peuples ont touiour  
 demādé à sçauoir vn Prince foible, & nouuelle-  
 ment logé chez vous : Et par l'autre euenement  
 vous n'estes encor que bien, pource que vous  
 tenans bien vnis, & vous attachans fort & fer-  
 me à vos priuilegez, vous viurez deliurez d'op-  
 pres-



